



***Extraits de A nos clients. Insurrection  
et double-pensée***



*A nos clients. Insurrection et double pensée, Qu'est-ce que tu fabriques éditions, novembre 2016.*

Diffusion : *anosclients@riseup.net*

**Juin 2023**

<b>IV</b>	<b>5</b>
<b>V</b>	<b>11</b>
<b>VI</b>	<b>15</b>
<b>X</b>	<b>23</b>



## IV

« *Moi, dans le tourbillon des émeutes, j'avais en main, pour ancre dans chaque bourrasque, de dix à douze cocardes en poche.* »

Giuseppe Giusti, De Brindisi à Girella

En latin, il paraît que l'expression trouve son origine dans une pique contre le maître de la rhétorique Cicéron, qui se tenait « *duabus sellis sedere* » (assis sur deux sièges). En italien on dit aujourd'hui « *tenere i piedi in più scarpe* » (avoir les pieds dans plusieurs chaussures). En anglais, cela se traduit par « *to run with the hare and hunt with the hounds* » (courir avec le lièvre et chasser avec les chiens). En allemand, cela devient « *zwischen Baum und Borke leben* » (vivre entre l'arbre et l'écorce). En espagnol, cela donne « *nadar entre dos aguas* » (nager entre deux eaux). Tandis qu'en français, elle s'illustre par « *jouer sur les deux tableaux* ».

Chaque langue a donc sa propre expression imagée pour désigner l'attitude de celui qui n'hésite pas à changer d'avis et de comportement en fonction du moment et de la situation, pour décrire les oscillations des spécialistes du retournement de veste, des caméléons, de ceux qui jouent double-jeu. L'opportunisme est une vieille tare qui afflige la politique, qu'elle soit réformiste ou révolutionnaire. Comme les Appels, il se manifeste évidemment surtout en périodes de crise. Quand les événements se succèdent à un rythme plus ou moins régulier, il est facile de maintenir ensemble théorie et pratique, moyens et fins. Mais quand ce rythme est bouleversé, quand l'urgence prend à la gorge, il est tentant de se transformer en acrobates de la tactique. On passe alors de la recherche de ce que l'on considère comme juste (l'éthique), à la recherche de ce que l'on considère comme efficace et avantageux (question technico-politique), en fermant les yeux sur les possibles incohérences. Les anarchistes espagnols devenus ministres en 1936 en savent quelque chose, comme ce Garcia Oliver qui – passé en quelques mois du braquage de banques à la rédaction de décrets-lois – commença à se vanter d'« *utiliser les même méthodes que l'ennemi, et particulièrement la discipline et l'unité* ».

La caractéristique du Comité Invisible n'est pas de mettre en acte une pratique en contradiction avec sa propre théorie, puisqu'il défend dès le

départ des théories contradictoires, ouvrant grand la porte à n'importe quelles pratiques. Il est tellement rempli de contradictions qu'à la fin il n'en est même plus contradictoire. Et de fait, *si on peut dire tout et son contraire, on peut alors aussi faire tout et son contraire*. C'est même le secret de son succès : donner un semblant de cohérence à l'incohérence. Voilà ce qui a touché son éditeur Hazan, critique théorique de la publicité et utilisateur de cette dernière dans la pratique, non seulement révolutionnaire, mais aussi éditeur de juges et de flics et soutien de candidat aux élections présidentielles. Cela semble d'ailleurs exciter jusqu'à ses admirateurs de Tarnac, qui après avoir appris hier que « *la visibilité est à fuir* » et qu'il faut « *s'organiser en conséquence* », et avant de répéter aujourd'hui que « *le dégoût sans remède, la pure négativité, le refus absolu sont les seules forces politiques discernables du moment* » (p. 12), ont jugé bon de monter sur l'estrade politique et médiatique. Mais n'allez pas croire qu'éditeur et Fan Club ne s'accordent pas sur le constat que « *les élections forment depuis deux bons siècles l'instrument le plus usité, après l'armée, pour faire taire les insurrections* » (p. 53). Ils avaient simplement appris en 2007 que « *ceux qui votent encore donnent l'impression de n'avoir plus d'autre intention que de faire sauter les urnes à force de voter en pure protestation. On commence à deviner que c'est en fait contre le vote lui-même que l'on continue de voter* ». Un effort vain puisque tout le monde sait, sauf à Tarnac, que le capital, depuis que « *les révolutionnaires des années 1960-70 lui ont craché à la gueule qu'ils ne voulaient pas de lui [...] sélectionne ses élus [...] territoire par territoire* » (p. 181). C'est clair, pas vrai ?

Naturellement, cette absence totale de cohérence est aussi et pardessus tout ce qui attire les clients du Comité, ce pour quoi ils lui sont doublement reconnaissants. Premièrement pour avoir produit des marchandises qui permettent à un prix somme toute abordable d'entrer dans la réalité virtuelle de l'insurrection, de vivre mille aventures « *comme si c'était vrai* » et sans courir le risque de se faire une égratignure. Le lecteur n'a qu'à feuilleter son livre pour se retrouver à la table du Comité Stratégique de l'Insurrection Mondiale, avec les paroles des insurgés de la place Tahrir dans les oreilles, les rues d'Exarchia devant les yeux, Edward Snowden fuyant la CIA assis à sa droite et le sous-commandant Marcos assis à sa gauche. Parce qu'au fond, aux dires du Comité Invisible lui-même, tout se réduit à une simple question de *perception* et de *sensibilité*. Une montée d'adrénaline qui se prolonge même après la lecture du livre, à tel point que les lecteurs se sentent soulagés, satisfaits et libres de faire n'importe quoi, même s'il s'agit d'un technicien nucléaire au service de l'armée. A l'exception des po-

liciers et des fascistes (en attente du peloton d'exécution, ou d'une future utilisation tactique ?), tous les autres savent désormais qu'ils pourront un jour s'unir aux révolutionnaires, aux vrais révolutionnaires, à ceux qui ne regardent ni les intentions ni les responsabilités individuelles, mais seulement les compétences techniques.

Un tel éclectisme pratique n'est pas seulement la conséquence implicite de la formulation de plusieurs pensées opposées en même temps, ou de l'absence d'une théorie cohérente et conséquente, éclectisme explicitement théorisé par le Comité lui-même. A la suite et comme *Tiqqun*, il répète comme un mantra la nécessité d'une action basée sur une *morale de la situation*. C'est-à-dire sur la disponibilité désinvolte, la capacité, l'habileté à s'adapter aux circonstances, à se fondre dans l'environnement, à être – pour le dire à sa manière – « à la hauteur de la situation ». Ici on pourrait peut-être faire appel à l'antique relativisme sophiste de Gorgias, mais mieux vaut rester dans la vulgaire ancilangue de la fin qui justifie les moyens. Si on pouvait déjà lire dans *l'Appel* que « *S'organiser veut dire : partir de la situation, et non la récuser. Prendre parti en son sein. Y tisser les solidarités nécessaires, matérielles, affectives, politiques [...]* La position prise au sein d'une situation détermine le besoin de s'allier et pour cela d'établir certaines lignes de communication, des circulations plus larges. A leur tour, ces nouvelles liaisons reconfigurent la situation », dans *A nos amis* il est affirmé que « *le conflit est l'étoffe même de ce qui est. Reste à acquérir un art de le mener, qui est un art de vivre à même les situations, et suppose finesse et mobilité existentielle plutôt que volonté d'écraser ce qui n'est pas nous* » (p. 140), en réussissant ainsi à « *discerner, dans la complexité des mouvements, les communes amies, les alliances possibles, les conflits nécessaires. Selon une logique de la stratégie, et non de la dialectique.* » (p. 232)

Bien que parfois invoqué de manière instrumentale par le Comité Invisible, le refus du monde – ce qui pousse à la désertion, à la sécession – n'est en effet pas considéré comme une prémisse de sédition, mais plutôt de renoncement. Déserter ce monde, rester en-dehors, est vu comme un premier pas vers l'impuissance rancunière de l'ermite. Voilà pourquoi le Comité Invisible n'exhorte pas du tout à rompre les rangs, mais à y prendre parti de l'intérieur, c'est-à-dire à les reconfigurer. La vraie crise est ainsi définie comme « *celle de la présence* » (p. 31), et pour en sortir il faut savoir prendre en compte l'avertissement d'un membre de *Telecomix* : « *Ce qui est sûr c'est que le territoire dans lequel vous vivez est défendu par des personnes que vous feriez bien de rencontrer. Parce qu'elles changent le monde et ne vous attendront pas.* » (p. 129) Si c'est l'Etat qui défend le territoire, si c'est

l'Etat qui change le monde, si c'est l'Etat qui n'attend pas les subversifs... eh bien, que ces derniers se dépêchent de rejoindre l'Etat, d'aller à sa rencontre. Ils pourraient lui donner de bons conseils.

Cette manière de voir n'est en rien de la désertion ; les déserteurs sont ceux qui n'obéissent plus aux ordres, quittent les espaces dans lesquels ils sont confinés, jettent les uniformes aux orties, et prennent le maquis. A l'inverse, ce qui est proposé dans *A nos amis* est une infiltration à partir du bas. Tactique quasi impossible à mettre en pratique (à part dans des films chers au Comité comme *Fight Club*), mais très facile à théoriser sur le papier (comme le savaient bien les premiers situationnistes). Tactique qui requiert une prédisposition au mensonge, un penchant pour l'hypocrisie, une complicité dans l'abjection, une tolérance à l'infamie, et qui a toujours préparé et accompagné les pires trahisons. Quand il s'agit de tisser les solidarités politiques nécessaires, certains ne se perdent ni dans des doutes opérationnels ni dans des scrupules moraux.

Sur cette question, *A nos amis* contient des passages enivrants. Selon le Comité, les insurrections « *ne partent plus d'idéologies politiques, mais de vérités éthiques. Voilà deux mots dont le rapprochement sonne à tout esprit moderne comme un oxymore. Etablir ce qui est vrai est le rôle de la science, n'est-ce-pas ?, qui n'a que faire de nos normes morales et autres valeurs contingentes* » (p. 45). Lorsqu'il doit mettre côte à côte les mots *vérité* et *éthique*, le Comité s'excuse avec embarras comme s'il avait roté en public. Pour des yeux aussi hyper-modernes que les siens, un tel rapprochement ne peut que sonner comme un oxymore. Au fond, c'est compréhensible. L'éthique meurt au contact de la politique, la politique s'affaiblit au contact de l'éthique. Voilà pourquoi, obsédé par la recherche de ce qui est opportun, il ne peut s'empêcher de rappeler que ses valeurs sont « *contingentes* » (c'est-à-dire accidentelles, casuelles, accessoires, éventuelles). Pour tout esprit obsolète, les vérités éthiques brandies par le Comité Invisible font rire aux éclats tant elles sont changeantes, synonymes d'*opinions de convenance*. Une vérité éthique prend une vie entière, 24 heures sur 24, pas le temps d'une situation dans le seul but de conclure une alliance stratégique.

Une fois libéré du lest de l'éthique, il va en effet de soi selon lui que « *nous avons le champ absolument libre pour toute décision, toute menée, pour peu qu'elles répondent à une intelligence fine de la situation [...] Notre marge d'action est infinie* » (p. 39). Infinie, vraiment ? Pour peu que la situation l'exige, il est possible de faire *n'importe quoi*. Netchaïev le pensait aussi dans le passé, ou Ben Laden dans le présent. On comprend alors la raison pour laquelle le Comité Invisible regrette que « *depuis la déroute des années*

1970, la question morale de la radicalité s'est insensiblement substituée à la question stratégique de la révolution » (p. 144). Pour être stratégique, le révolutionnaire doit être fin et mobile comme un élastique, il doit être capable de passer avec désinvolture du passe-montage au costard cravate, des affrontements de rue avec la police aux poignées de mains avec les collègues des palais du pouvoir. Il doit aujourd'hui être capable de cracher sur les puissants et d'embrasser les subversifs, et demain d'embrasser les puissants et de cracher sur les subversifs. Pour arriver à ce résultat, il faut en finir avec ces individus et ces groupes assez stupides et présomptueux pour se laisser freiner par des valeurs qu'ils considèrent comme leurs et autonomes, qu'ils suivent comme le chien suit son maître. Il faut plutôt faire place au « *parti historique* » (p. 16), fantôme investi d'une mission supérieure – mener à la révolution –, capable de justifier toute bassesse commise par ses militants humains en chair et en os au cours de leurs slaloms intelligents et modestes entre les girouettes sensibles des situations.

Mais où toutes ces considérations veulent-elles en venir ? A Tarnac, par exemple. Le Comité Invisible n'a pas réussi à digérer que ses fans les plus enthousiastes (ou ses membres, selon les points de vue) aient été moqués, raillés, parfois même tenus à l'écart d'initiatives du mouvement en 2008-2009 après avoir bien montré *l'étoffe de leur conflit*, parce que quelques semaines de prison à peine avaient suffi à ces admirateurs de Blanqui (qui passa plus de trente ans au bagne) pour aller chercher protection sous les jupes de cette Gauche si détestée. Après des années d'intense méditation, voici donc venir l'apologie tactique d'un tel comportement : « *Quand la répression nous frappe, commençons par ne pas nous prendre pour nous-mêmes, dissolvons le sujet-terroriste fantasmatique* » (p. 165). Ce n'est pas de l'innocentisme, non, non. Ce n'est pas de la panique, non, non. Ce n'est pas l'absence d'un minimum de dignité, non, non. C'est une manœuvre politique gagnante. Dans cette vie de répression quotidienne des désirs, il nous semble en effet que toute la leçon du Comité Invisible se résume justement à cela : *ne plus se prendre pour soi-même*.

De la même manière, c'est toujours en défense de ses fans de Tarnac – depuis mars 2014 nouveaux conseillers municipaux, puis commentateurs télé, et même récemment donneurs de leçons aux enquêteurs auxquels ils suggèrent quelles pistes d'investigation suivre –, que le Comité souligne l'impérieuse nécessité tactique d'instaurer des contacts avec l'autre partie, avec tous ceux qui pourraient un jour s'avérer utiles : « *Il nous faut aller à la rencontre, dans tous les secteurs, sur tous les territoires où nous habitons, de ceux qui disposent des savoirs techniques stratégiques [...] Ce processus*

*d'accumulation de savoir, d'établissement de complicités en tous domaines, est la condition d'un retour sérieux et massif de la question révolutionnaire. »* (p. 96) Voilà pourquoi les épiciers les plus révolutionnaires de France sont allés dernièrement frapper à la porte de quelques ambassades à Londres, pour rendre hommage aux deux grands persécutés de la Libre Information télématique. L'un est un hacker australien qui a aidé la police de son pays dans la chasse aux « pédophiles » (ces monstres enfermés dans leur maison qui collectionnent et regardent des photographies obscènes d'enfants, et qui, n'étant pas des célébrités du 19ème siècle comme Lewis Carroll ou Pierre Louÿs méritent seulement la prison) ; l'autre est un technicien informatique américain qui travaillait pour la CIA depuis 2006, après qu'un incident survenu au cours de sa formation ait brisé son rêve d'aller combattre en Irak dans les Forces Spéciales. Voilà deux personnes à connaître absolument, puisqu'ils défendent le territoire, changent le monde et détiennent le savoir nécessaire. Deux précieux alliés des révolutionnaires, donc, comme le démontre objectivement la condition de se retrouver tous deux dans le viseur du gouvernement des Etats-Unis. Après tout, pour le dire avec le Comité Invisible, *« un geste est révolutionnaire, non par son contenu propre, mais par l'enchaînement des effets qu'il engendre. C'est la situation qui détermine le sens de l'acte, non l'intention des auteurs. »* (p. 147) Ce qui signifie que les intentions individuelles n'ont aucune importance, seuls comptent les résultats, et qu'il appartiendra au futur de décider qui est révolutionnaire et qui ne l'est pas. A titre d'exemple, on peut aussi oublier quelqu'un comme Marinus Van der Lubbe. Qu'a-t-il fait de révolutionnaire ? Rien, le pauvre. A bien y réfléchir, oui, cela ne fait plus aucun doute, maintenant : *il y a de l'espoir même pour les flics et pour les fascistes.* Un espoir de rédemption, de réparation, de "tiqqun" en somme.

Au cas où ce ne serait pas encore suffisamment clair, après le passage du Comité Invisible ne reste sur pied qu'une idée politique ; et, par exemple, que l'on peut être à la fois fonctionnaires d'Etat et révolutionnaires.

## V

*« Un système de terreur atteint son sommet lorsque la victime n'est plus consciente du gouffre qui existe entre elle et ses bourreaux. Dans l'atmosphère inhumaine du totalitarisme, et par conséquent dans l'effondrement de la personnalité, le mécanisme archaïque de l'imitation prend le dessus sans aucune inhibition... Pour n'importe quel système de pouvoir, il n'existe pas de plus grand succès que l'acceptation, par ses victimes impuissantes, des valeurs et des modes de comportement que celui-ci postule. »*

Léo Löwenthal, Individu et terreur

Ceux qui aiment prendre des postures d'esprits libres dénués de liens moraux n'hésitent pas à avoir recours à des contradictions permanentes, qui ne sont qu'une suite de solutions de facilité. Le problème pratique est qu'en mettant de côté toute préoccupation éthique, on ne fait rien d'autre qu'accepter et contribuer à la décomposition de la réalité en cours. La confusion n'est alors dissipée par aucune clarté, elle n'est que remplacée par une sorte d'*opacité* – un terme cher au Comité Invisible – utile pour la domination. Pour le comprendre, il suffit de penser à l'abîme qui sépare les effets provoqués par l'utilisation de la contradiction, d'un côté à travers le langage poétique qui s'abandonne à la débauche de l'imagination, et d'un autre côté à travers le langage discursif visant à définir les contours de la réalité.

En se constituant justement en tant que refus du langage fonctionnel de la logique, la poésie voudrait être une expression libérée des intentions utilitaristes et projectuelles. Comme le disait quelqu'un, il s'agit d'une perversion des mots en mesure de détruire les choses qu'elle nomme. L'invention d'images surprenantes à travers la juxtaposition de mots inassimilables entre eux entraîne l'exclusion immédiate des connaissances et des règles acquises liées aux mots. De cette manière, la poésie peut subvertir l'ordre du discours et ouvrir la porte vers l'inconnu. Comme l'écrivit un journaliste moscovite face à la poésie d'avant-garde *zaoum* de Kroutchenykh, qui annonçait en 1912 ce *Monde à l'envers* (*Mirskonca*) qu'on verrait dans les rues de Russie quelques années plus tard, « *celui qui attende à la langue attende aux valeurs sociales, qui se basent justement sur la communication linguis-*

tique ». Avant que tout ne soit bouleversé par la fange indistincte du commerce, c'est grâce à cette conviction que nombre de subversifs ont dans le passé été persuadés que la poésie pouvait aussi miner *matériellement* l'ordre des choses. Entre un Boileau (protégé par Louis XIV) décrétant « *je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom. J'appelle un chat un chat* » et un Sartre (illuminé par Staline) répétant « *la fonction d'un écrivain est d'appeler un chat un chat* », venait faire irruption un Benjamin Péret rempli de révolte pour lancer son défi – « *J'appelle tabac ce qui est oreille* » – et empoigner les armes de la révolution espagnole.

Mais qu'arrive-t-il lorsque la contradiction, en quittant le langage de l'inconnu, vient envahir celui de la réalité, c'est-à-dire le langage discursif, philosophique, rationnel ? Lorsque la perception de la réalité n'est pas subvertie ou menacée, mais est neutralisée pour devenir indifférenciée ? Ce faisant, c'est la réalité même qui se retrouve à l'abri de la critique, de toute remise en question, parce que tous les possibles points de référence sont absents. La diffusion d'oxymores dans le langage commun, quotidien, vise exactement à cela. Lorsque Rimbaud évoquait le « bateau ivre », c'était pour inviter au dérèglement des sens, alors que l'« atome propre » cher aux scientifiques justifie le nucléaire, que la « guerre humanitaire » dans la bouche des généraux légitime le massacre, que la « banque éthique » des entrepreneurs blanchit la spéculation. Dans le langage discursif, les juxtapositions de termes incompatibles entre eux n'évoquent pas l'inconnu, elles perpétuent le connu. A la différence de ce qui arrive avec la poésie, elles n'incitent pas au dépassement de l'existant, elles n'ouvrent pas des horizons extraordinaires, elles font exactement le contraire. Mettant en sécurité ce qui existe déjà, enlevant le terrain à la pensée critique.

Que même les ennemis de cet ordre social se soient lancés sur cette pente, les uns en rejoignant les rendez-vous d'une *masse critique*, ou les autres en signant le *pacte associatif* d'une Fédération Informelle, n'est pas surprenant. Ce n'est que l'énième démonstration de l'incapacité diffuse à éviter la malédiction symétrique critiquée – de cette manière-là, pas sur le fond ! – dans *A nos amis*.

Pendant qu'il contemplait l'Ange de l'Histoire en compagnie de Walter Benjamin, l'homme qui avait poussé sa propre absence au monde au point de n'être même pas capable de se faire un café, quel dommage que le Comité Invisible n'ait pas également noté que pour Benjamin « *la critique est une affaire de juste distance* », raison pour laquelle elle se trouve « *chez elle dans un monde où ce qui importe, ce sont les perspectives* », et donc aussi les visions d'ensemble. Une proximité excessive permet de faire surgir des dé-

tails autrement imperceptibles, détails souvent utiles et importants, mais elle ne permet pas au regard de saisir l'horizon, le privant du même coup de sens et de mouvement. Le détail devient significatif lorsqu'il enrichit et perfectionne le cadre d'en semble, lorsqu'il permet de saisir ses aspects en profondeur, sinon il se réduit à une simple manie. De la même façon, l'éloignement excessif conduit à n'apercevoir qu'un panorama trop estompé et incompréhensible. En perdant sa juste distance, impossible à calculer avec précision mais suffisamment claire pour se rapprocher et explorer, la critique devient reproche citoyen ou condamnation idéologique.

La même chose est valable en matière de haine. Ce sentiment d'impérieuse hostilité est rendu possible par la distance avec son objet. L'ennemi doit être considéré comme autre que soi, prémisse indispensable pour lui déclarer la guerre. S'il était considéré comme un semblable, si on respirait le même air, si on parlait la même langue, si on avait les mêmes désirs, si on partageait avec l'ennemi la même existence (peut-être assis à la même table d'une cantine populaire ou d'un studio télé ou d'un conseil municipal en train de discuter des mêmes problèmes), il cesserait d'être perçu comme tel pour devenir au besoin un interlocuteur et un allié possible. L'aversion à son égard, en admettant qu'elle subsiste, emprunterait alors les traits d'un simple inconfort. *La meilleure manière de cesser de haïr un ennemi est de commencer à le fréquenter.* Jour après jour, il deviendrait au mieux une connaissance à désapprouver, ou un rival auquel faire concurrence. La proximité bannirait la haine, mais pas la souffrance, le mal-être ou l'angoisse de vivre. Et alors, la seule guerre qui pourrait exploser, après avoir longtemps couvée sous la forme d'un grognement sourd, deviendrait toute autre : c'est la guerre civile, au pire sens du terme, celle de la rancœur aveugle et indifférenciée.

Ceci est peut-être le pire aspect de l'affabulation du Comité Invisible. Avec son apologie de la situation comme seul critère de comportement, il liquide la perspective en brûlant les distances. Et ce faisant, il annule toute hostilité. Immergé dans le tourbillon de la double-pensée, cloué dans un instant sans passé ni futur, le Comité Invisible ne sait plus contre qui il faut se battre, si c'est avec l'Eurasie, l'Estasie ou l'Océanie. Qui c'est, eux ? Qui c'est, nous ? Sont-ils toujours eux ? Et nous, sommes-nous toujours nous ? Et puis, faut-il vraiment se combattre ? Il suffit de penser à ce qu'il écrit lorsqu'il s'agit d'identifier le pouvoir : ce n'est plus l'Etat, c'est le gouvernement ; mais le gouvernement n'est plus dans le gouvernement, il est dans les infrastructures ; mais les infrastructures il ne faut pas les frapper si on ne construit pas avant une force technique compétente ! Que reste-t-il ?

Rien, c'est comme un jeu de bonneteau. S'il n'existe plus de totalité mais seulement des fragments distincts et séparés entre eux, qui s'entrecroisent sans cesse dans une spirale vertigineuse, il est clair que face à nous ne se trouvent que des flashes, des situations, des *reconfigurations* des éléments présents. L'ennemi d'hier peut tranquillement devenir l'ami politique d'aujourd'hui, et vice versa. Il s'agit là d'une conscience qui porte à développer une « sensibilité » particulière, celle d'éviter les points de rupture sans retour.

En somme, tous les refrains sur la « situation », sur le « partage » ou sur les « alliances nécessaires » visent à répandre la nécessité d'en finir avec les différences absolues. Mais la fin des différences mène également à la fin des hostilités. C'est pour cela qu'aujourd'hui, à l'intérieur du mouvement révolutionnaire, on ne réussit même plus à haïr les délateurs, dont la présence est tolérée non seulement dans des revues (comme c'est le cas d'un célèbre théoricien de l'abolition du travail aux Etats-Unis), mais aussi à la tête de mouvements de lutte (comme c'est le cas avec la lutte No Tav en Italie). Pourquoi pas, au fond, qu'ont-ils fait de mal ? Si la situation le nécessitait, ils pouvaient faire n'importe quoi. Et ce subversif qui en Angleterre enseignait à la police comment contrôler la foule lors des manifestations, ou cet autre qui en Grèce est devenu un haut fonctionnaire gouvernemental ? Pourquoi pas, ils n'ont fait qu'aller à la rencontre de ceux qui défendent le territoire. Il n'est pas surprenant que la figure du *recupérateur*, dont de nombreux subversifs réclamaient la tête jusqu'à il y a quelques années, ait disparu de toute critique révolutionnaire ; non pas à cause de l'absence de ceux qui voudraient agir en qualité de médiateurs entre Institution et Mouvement, leur nombre augmente au contraire à vue d'œil, mais parce qu'un tel rôle est désormais reconnu et apprécié par (presque) tous.

« *L'« élimination des contraires » constitutive de la métaphysique occidentale* », écrivait Cesarano. Héritier de *Tiqqun*, une publication littéralement infestée de métaphysique, le Comité Invisible se fait chevalier d'une idée unique : celle selon laquelle la vérité est le jeu de beaucoup de petites vérités *conciliables* entre elles, une idée basée sur l'annulation de la possibilité qu'il existe un écart irréductible. Fin de l'altérité, fin de la critique, fin de la haine. Il s'agit d'une aspiration qui, en plus d'être parlante, n'est pas une nouveauté.

## VI

« J'y insiste, non sans mesurer combien il paraîtra inconvenant sinon désuet de rappeler la charge d'incompatibilité qui était auparavant indissociable du terme de contradiction, avant que celui-ci ne devienne en quelques années synonyme de juxtaposition. Mais il me semble essentiel d'attirer l'attention sur la manière inéluctable dont le processus de réduction du sens déclenché par la rationalité technologique aura peu à peu amené au changement du sens, jusqu'à attester d'un monde qui, loin d'être menacé par cette nouvelle forme de contradiction, ne cherche qu'à la faire proliférer, autant pour prévenir tout affrontement que pour installer sous des apparences pluralistes la plus alarmante uniformité. »

Annie Le Brun, *Du trop de réalité*

En 1999, les éditions Gallimard publiaient l'ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*. Ce pavé de plus de 800 pages examine les relations qui ont existé au cours de l'histoire entre capitalisme et critique du capitalisme (que les deux sociologues subdivisent maladroitement en « *critique sociale* » – issue de la gauche révolutionnaire et alimentée par la lecture des photocopiés de parti – et « *critique artistique* » – issue de la bohème et qui n'est montée sur le devant de la scène qu'avec mai 68, désireuse de « *libération* » et d'une « *vie véritablement authentique* »), observant comment les progrès du capitalisme se sont développés en intégrant des éléments de sa critique. Riche de promesses illusoires mais pauvre en contenus moraux, le capitalisme a besoin d'un *esprit* pour s'imposer, au sens d'une idéologie qui le justifie. Que s'enrichir soit utile et agréable ne suffit pas à l'être humain, il faut aussi qu'il pense que c'est juste et beau. C'est seulement de cette manière que le capitalisme peut devenir invincible. De nos jours, face à une critique qui soutenait des valeurs comme l'autonomie et la liberté, le capitalisme a répondu en introduisant la mobilité sur le marché du travail, au sens d'une « *émancipation* » qui permet de devenir ce que l'on veut et quand on veut (changement d'activité, rupture de tout lien et appartenance vus comme source de rigidité). De la même manière, face à une critique qui remarquait que la production industrielle avait conduit à une massification des êtres humains et de la pensée, le capi-

talisme a répondu par une marchandisation effrénée caractérisée par une diversification des offres et des produits. Comment peut-on défendre que le marché uniformise les êtres humains, alors qu'ils sont libres de choisir entre MacDonal'd's et Burger King, ou entre une chaîne payante spécialisée dans les documentaires historiques et une autre qui diffuse du sport ?

En comparant les mutations advenues au fil des années dans le domaine administratif, les auteurs observent que, si on faisait valoir il y a un demi-siècle une *structure rigide* capable de procurer une sécurité à l'avenir, on préfère aujourd'hui miser sur le risque et la flexibilité, c'est-à-dire sur un *réseau élastique*. Le nouvel esprit du capitalisme, après avoir congédié la figure du patron sévère, s'incarne à présent dans une autre, toute nouvelle : « *l'homme connexionniste* », « *l'homme léger* » capable de passer avec agilité d'un projet à un autre, tissant son réseau de relations. Le manager ne commande pas comme le patron ; il s'impose par son charisme, motive ses collaborateurs sans leur aboyer dessus, en les incitant à être créatifs, et non pas répétitifs comme sur une chaîne de montage. Boltanski-Chiapello s'attardent sur l'idée selon laquelle « *l'image du caméléon est tentante pour décrire le pro qui sait conduire ses relations afin d'aller plus facilement vers les autres* », puisque « *l'adaptabilité est bien la clef d'accès à l'esprit réseau* », pour en arriver à l'inévitable conclusion : il est « *réaliste, dans un monde en réseau, d'être ambivalent [...] parce que les situations que l'on doit affronter sont elles-mêmes complexes et incertaines* ». Cette malléabilité exige le « *sacrifice [...] de la personnalité au sens d'une manière d'être qui se manifesterait dans des attitudes et des conduites similaires quelles que soient les circonstances* ».

Face à ce nouvel esprit d'un capitalisme qui court après le profit en affichant les valeurs de la créativité, de l'autonomie, de l'aventure, de la liberté, ses critiques se retrouvent muets et désarmés, privés des anciens points de repère. Ils ne peuvent que se rendre devant « *l'homologie morphologique entre les nouveaux mouvements protestataires et les formes du capitalisme qui se sont mises en place au cours des vingt dernières années* ». Les deux universitaires en arrivent à une conclusion bien plus intéressée qu'intéressante : la critique possède une « *ambiguïté intrinsèque* » qui l'amène toujours à partager « *quelque chose avec ce qu'elle cherche à critiquer* ». Mais puisque c'est la « *critique artistique* » qui a jailli de mai 68, c'est surtout à elle que revient la responsabilité d'avoir appris au capitalisme à vivre sans temps mort et à jouir sans entraves. Par conséquent, les adversaires du capitalisme feraient mieux de retourner se battre pour une « *politique publique responsable* » et la « *constitution de nouveaux droits* ».

Parmi les remerciements dans les notes du livre figure le nom d'un jeune élève de Boltanski à l'*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, une des institutions culturelles les plus prestigieuses, fréquentée par la future élite du savoir : Julien Coupat. Inconnu à l'époque, il aurait donné naissance la même année à l'expérience de la revue *Tiqqun* qui s'est conclue par la rédaction de l'*Appel* pour finir dans l'*épicerie* de Tarnac et dans le collimateur de la police (trop jeune alors, Mathieu Burnel tirera profit de son séjour dans la même institution culturelle pour réveiller le public de France 2). Le moins que l'on puisse dire, c'est que les caractéristiques avec lesquelles le duo Boltanski-Chiapello décrivait en 1999 le *nouvel esprit du capitalisme* – flexibilité, ambivalence, adaptabilité à des situations changeantes, renoncement à la personnalité – sont exactement les mêmes que celles qui sont aujourd'hui prêchées par les défenseurs connus et inconnus du « parti historique », pour exprimer le *nouvel esprit de la révolution*. L'assimilation, l'intégration, la récupération changent de signe, et la critique « *artistique* » radicale désormais usée jusqu'à la corde est abandonnée pour laisser place à une critique « *sociale* » réformiste inspirée par les incroyables succès du marché. Dans son livre contre la tyrannie de la réalité et son « *système de crétinisation dans lequel l'époque puise sa force consensuelle* », paru un an plus tard, en 2000, Annie Le Brun cite l'œuvre de Boltanski- Chiapello rappelant que les caractéristiques de la récupération de la critique sociale de la part de la domination ont déjà été décrites en 1964. Cette année-là fut en effet publié un ouvrage destiné à devenir un classique de la contestation, un livre que quelqu'un – étant donné les millions d'exemplaires vendus à travers le monde – n'hésiterait pas à définir comme Divin, Incarnation de l'Histoire, Bouche de la Vérité. Nous faisons référence à *L'Homme unidimensionnel* de Herbert Marcuse. Il est assez instructif de le relire aujourd'hui, surtout le chapitre sur « *L'univers du discours clos* », où l'auteur dénonce comment cette société – « *assimilant tout ce qu'elle touche, absorbant l'opposition, jouant avec la contradiction* » – parvient à imposer sa supériorité culturelle, son pouvoir sur l'homme. L'avènement de la rationalité technologique a encouragé et diffusé une Conscience Heureuse qui ne sait que faire du conflit. Ses « *agents publicitaires* » créent un langage qui va dans le sens de « *l'identification et l'unification en cours, la promotion systématique de la pensée et du faire positif, l'attaque concertée des idées transcendantes, critiques* », un langage dans lequel « *la désignation, l'assertion et l'imitation prennent le pas sur les éléments d'autonomie, de découverte, de démonstration et de critique* ». Le langage de la pensée unidimensionnelle est fonctionnel, abrégé, unifié.

Lorsque Marcuse observe que la caractéristique principale de ce langage est la neutralisation de la contradiction, condition première pour atténuer tout conflit, à mettre en œuvre avec une profusion d'oxymores ; lorsqu'il remarque que dans le langage utilisé par l'homme unidimensionnel « *les contradictions se renouvellent sans faire sauter le système social. Et c'est la contradiction franche et criante qui est transformée en formule de discours et en slogan publicitaire* » ; lorsqu'il rappelle que « *la contradiction était autrefois la pire ennemie de la logique, elle est maintenant un principe de la logique du conditionnement – c'est la caricature grossière de la dialectique* », Marcuse nous montre les acrobaties logiques du Comité Invisible.

Lorsque Marcuse affirme que « *ce langage ne mène plus à aucun « discours ». Il édicte, et par le pouvoir de l'appareil, il établit les faits – c'est une énonciation qui se valide par elle-même [...] Le langage clos ne démontre pas, il n'explique pas – il communique la décision, le diktat, l'ordre* », il ne fait qu'annoncer les évidences et les constatations enregistrées par le Comité Invisible.

Lorsque Marcuse soutient qu'« *un tel langage est avant tout et simultanément « intimidation et glorification ». Les propositions ont la forme d'ordres suggestifs – elles évoquent plutôt qu'elles ne démontrent. Prédication devient prescription, l'ensemble de la communication revêt un caractère hypnotique. En même temps elle est imprégnée d'une fausse familiarité – qui est le fait d'une répétition constante et le fait qu'on a tiré parti habilement de l'allure populaire de la communication* », il décrit l'affabulation du Comité Invisible qui nous plonge dans une spirale de phrases brèves à effet.

Lorsque Marcuse remarque que le langage de la rationalité opérante supprime l'histoire, question « *politique* » parce que « *c'est le passé même de la société qui se trouve supprimé – et son futur dans la mesure où à travers lui sont évoqués le changement qualitatif la récusation du présent* » ; lorsqu'il met en garde contre ceux qui « *s'opposent aux concepts [qui] donnent un sens à une situation historique* », il décrit de nouveau le Comité Invisible et son emphase dans l'annonce de la dissolution des vieux concepts (La société ? « *Une simple abstraction* ». La ville ? « *Promise à la disparition* ». Le gouvernement ? « *Il n'est plus dans le gouvernement* ». La technique ? « *Un mensonge* ». La nature ? « *Il n'y en a pas* »).

Lorsque Marcuse écrit que « *le rapport que les gens ont avec le langage rituel et magique est nouveau en ceci que les gens ne le croient pas ou ne font pas attention à lui et pourtant ils agissent en conséquence. On ne « croit » pas à un concept opérationnel mais il se justifie lui-même dans l'action – il permet au travail de se faire, il permet de vendre et d'acheter, il refuse de rester*

*ouvert aux autres concepts, etc* », il est en train d'illustrer la soudaine fascination des admirateurs du Comité Invisible, bien plus enclins à apprendre les techniques communes jugées indispensables (par exemple, comment construire une barricade) afin de ne pas être obligés de s'épuiser dans une réflexion singulière (par exemple sur le sens et la perspective d'une lutte).

C'est le même effet néfaste que décrit Victor Klemperer dans ses carnets rédigés sous le régime nazi (et utilisés par Eric Hazan pour ses réflexions hypocrites sur la propagande), qui constatait que « *l'invasion du langage technique* » voulue par Hitler et Goebbels pousserait les Allemands à ne prêter *attention* qu'à *l'organisation*, transformant les êtres humains en automates fonctionnels et efficaces prêts à tout.

« *Comme les natures médiocres s'adaptent vite à leur environnement !* », observait Klemperer, dont on ne peut pas dire que c'était un subversif ayant besoin de « *cohérence idéologique* ».

L'aliénation produite par le capitalisme peut compter sur cinquante années de progrès depuis que Marcuse écrivait : « *Unifier des termes opposés comme le fait le style commercial et politique, c'est un des nombreux moyens qu'empruntent le discours et la communication pour se rendre imperméables à l'expression de la protestation et du refus [...] En faisant de ses contradictions le critère de sa vérité, cet univers de discours se ferme à tout autre discours qui n'emprunte pas ses termes. Et, par son aptitude à assimiler tous les autres termes aux siens, il offre la possibilité de combiner la plus grande tolérance avec la plus grande unité* ». Comme l'enseignant l'industrie la plus avancée et la technologie la plus fonctionnelle, il s'agit donc de mettre sur le marché un produit réduit et simplifié partant d'éléments complexes et divers, assemblés grâce à un processus – si ce n'est de *synthèse*, au moins de *juxtaposition* – et rendus digérables par le grand public. C'est ce que fait le Comité Invisible en pillant aussi bien l'arsenal autoritaire qu'anti-autoritaire, pour donner vie à une puissance transversale qui réussit à mettre tout le monde d'accord.

« *Ce style est d'une concrétude écrasante* – continue Marcuse – *La « chose identifiée avec sa fonction » est plus réelle que la chose distinguée de sa fonction ; et l'expression linguistique de cette identification [...] crée une syntaxe et un vocabulaire de base avec lesquels il devient difficile d'exprimer la différenciation, la distinction, la séparation. Ce langage, qui impose constamment des images, empêche le développement et l'expression des concepts. Dans son immédiateté et son univocité, il empêche la pensée conceptuelle. Il empêche la pensée* ». Ainsi, au milieu de mille images de places en révolte et de communes armées, le Comité Invisible évoque la transformation par

les ouvriers d'une usine de Thessalonique dont l'activité a été reconvertie en production de gel désinfectant mis à disposition du mouvement : « *C'est que d'emblée la reprise de l'usine a été conçue comme une offensive politique* » (p. 217). C'est un des quelques lieux communs de l'époque que le Comité Invisible oublie de corriger : ce n'est pas le travail qui ennoblit l'homme, c'est la révolution qui ennoblit le travail. Même Vittorio Vidali le pensait, ce tristement célèbre sicaire stalinien qui, au cours d'un meeting de l'Espagne révolutionnaire, s'était érigé contre les anarcho-syndicalistes parce qu'ils voulaient diminuer le temps de travail, alors que lui avait promis aux ouvriers qu'ils travailleraient davantage grâce à la révolution. Inutile de rappeler que les exigences matérielles doivent être satisfaites, aucun doute en la matière. Mais parler de reprise productive signifie introduire un langage *qui empêche de penser*, notamment, à la destruction des usines et à la fin de la production.

Acrobate de la « *contradiction consensuelle* », le Comité Invisible n'est qu'un produit de ce processus historique qui vise à embrouiller toutes les différences entre liberté et servitude. Quand il propose à ses « amis » des quatre continents le « *partage* » de situations, c'est-à-dire de fragments de vécu, qui plus est liées à une iconographie opportune, il ne fait que respirer à pleins poumons l'air déjà pompé par Facebook (ce réseau social qui « *est certainement moins le modèle d'une nouvelle forme de gouvernement que sa réalité déjà en acte* » (p. 105)). Quand il pond les unes après les autres ses phrases lapidaires à effet, il ne fait qu'obéir à la règle des 140 caractères exigée par Twitter (dont il se prévaut de rappeler l'origine subversive), monument de cette réduction du langage qui va de pair avec la réduction de la pensée. Quand il annonce son intention de contribuer à « l'intelligence partagée » de l'époque, il ne fait rien d'autre que rabâcher la lugubre farce déjà mise en avant par Wikipédia, prétendue source de savoir universelle, qui tout en se reconfigurant en permanence nous rend tous plus stupides.

Quel sens cela peut-il avoir de parler d'« intelligence partagée » ? L'intelligence n'est pas un gâteau que l'on peut découper en tranches, pour les distribuer plus ou moins équitablement entre tous. Ce n'est pas une accumulation de données froides dans laquelle n'importe qui pourrait puiser à travers une simple consultation. L'intelligence est la capacité de *lire* ces données, d'en saisir la signification, de les mettre en relation entre elles, de distinguer les causes des effets, d'en comprendre l'origine, l'usage, la destination. En tant que telle, c'est une capacité et une qualité individuelle dont on n'hérite pas et qui ne s'obtient pas d'un clic. Mais elle n'est pas non plus un don de la nature réservé à quelques chanceux, c'est une conquête. L'in-

telligence est à la portée de n'importe qui à travers la lecture, la réflexion, l'étude, la curiosité, la discussion, la sensibilité aussi. L'intelligence peut stimuler et peut être stimulée, mais elle ne peut pas être partagée. Car elle est unique, et diffère d'un individu à un autre.

Celui qui parle d'« intelligence partagée » parle de pouvoir. Quand tous iront sur Wikipédia pour savoir qui, quoi, où et quand – et que personne ne fera plus l'effort d'aller lire des dictionnaires, des encyclopédies, des livres, pour confronter les différentes versions et chercher à comprendre – ce jour-là (qui ne paraît pas si lointain) Wikipédia fera la Loi, *univoque et égale pour tous*. Ses reconfigurations successives ne pourront d'aucune façon changer cet effet totalitaire, au contraire, elles le renforceront. L'intelligence partagée ne peut être qu'un immense projet d'uniformisation et de contrôle. Aspirer à une intelligence partagée signifie souhaiter l'avènement d'une pensée unique moderne. Ainsi, lorsque le Comité Invisible offre sa « modeste contribution » à cet égard, que pensez-vous qu'il est en train de faire ? Du haut de son succès commercial, il offre sa *propre* pensée comme base sur laquelle uniformiser les pensées de tous à propos de l'insurrection. Comme l'affirmait son bien-aimé Gramsci, l'hégémonie culturelle précède et fonde l'hégémonie politique.

Après tout, il est risqué d'écrire un livre de plus de 240 pages. A trop parler, on court le risque de ne plus réussir à se maintenir en équilibre. On court le risque, ici où là, de devoir être explicites. On court le risque que tombe le masque plus libertaire, rendant bien visible la gueule autoritaire. C'est ce sur quoi trébuche le Comité Invisible, par exemple lorsqu'il affronte les raisons pour lesquelles les révolutions sont systématiquement trahies : « *peut-être est-ce le signe qu'il y a dans notre idée de la révolution quelques vices cachés qui la condamnent à un tel destin. Un de ces vices réside en ce que nous pensons encore la révolution comme une dialectique entre le constituant et le constitué* » (p. 73). Sachant que la fable de la dialectique entre pouvoir constituant et pouvoir constitué est le cheval de bataille de Toni Negri, sachant que juste après c'est justement au professeur de Padoue que le Comité Invisible adresse ses critiques, il semble clair à qui il se réfère en disant « nous » : à l'extrême gauche, où sont les véritables et seuls camarades du Comité Invisible. Et si on a des doutes à ce sujet, le Comité Invisible lui-même pense à les dissiper : « Obsédés que nous sommes par une idée politique de la révolution, nous avons négligé sa dimension technique. *Une perspective révolutionnaire ne porte plus sur la réorganisation institutionnelle de la société, mais sur la configuration technique des mondes* » (p. 95). L'italique n'est pas de nous, mais du Comité Invisible lui-même, lequel tient

ici à souligner quel est son parti. Celui pour qui la révolution a toujours été une obsession politique ; celui pour qui les institutions doivent être réorganisées ; mais surtout celui qui ne doit plus négliger le fait qu'aujourd'hui la révolution est une simple question technique, puisqu'il s'agit de s'atteler à une configuration des mondes.

Voilà trois points qui nous renvoient dans le passé. Qui affirmait il y a un siècle que « *le communisme c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification de tout le pays* » ? C'est le même qui est évoqué indirectement par le Comité Invisible quand il salue *la qualité du lien et la façon d'être au monde* obtenue « *par le mouvement des communes soviétiques – qui fut le fer de lance oublié de la révolution bolchevique* » (p. 202).

*L'Etat et la Révolution* ou bien *L'Etat ou la Révolution ?*

## X

*« Là résidait le cauchemar des fondateurs de l'Etat moderne : un pan de collectivité se détache du tout, ruinant ainsi l'idée d'une unité sociale. Deux choses que la « société » ne peut supporter : qu'une pensée puisse être incorporée, c'est-à-dire qu'elle puisse prendre effet sur une existence en termes de conduite de vie ou de manière de vivre ; que cette incorporation puisse être non seulement transmise, mais partagée, communisée. Il n'en faut pas plus pour que l'ON ait pris l'habitude de disqualifier comme « secte » toute expérience collective hors contrôle. »*

Appel

Le cauchemar des stratèges du coup d'Etat est qu'une partie du mouvement fasse sécession, sapant l'idée d'une unité de classe, d'une communauté à partager. Il y a deux choses que la politique ne peut pas tolérer : qu'une pensée puisse être appropriée, c'est-à-dire qu'elle puisse avoir un effet sur l'existence de quelqu'un en termes de comportements ou de manière de vivre (comme l'éthique) ; que cette intériorisation puisse non seulement être vécue de manière privée, mais aussi théorisée ouvertement (pour être rendue imaginable et donc généralisable). Tout cela est suffisant pour que soit généralement taxée d'« isolement » ou disqualifiée comme « secte » toute expérience individuelle ou collective hors contrôle.

Günther Anders montrait déjà comment cette société qualifie d'introversis ceux qui veulent protéger leur individualité d'une modernité toujours plus intrusive et d'extravertis ceux qui, n'ayant rien à protéger, étant vides de pensées et de valeurs, acceptent de bon gré la consommation de n'importe quelle marchandise et fétiche. Aujourd'hui, ces individus introvertis paraissent même « *dogmatiques* » et « *rancuniers* » dans leur refus d'apprendre *comment on est au monde*. L'être humain en chair et en os ne doit plus avoir la moindre individualité, il ne doit pas avoir d'idées, de goûts, d'attitudes, de désirs, de valeurs à lui, qui le distinguent et le rendent unique et singulier. Non, de la figure de l'*unique* on doit passer à celle de l'*être quelconque*, qui, pour le Comité Invisible, n'est que le « *siège d'un jeu conflictuel de forces dont les configurations successives ne dessinent guère que des équilibres provisoires* » (p. 140). Après avoir lu des paroles aussi

répugnantes — apologie de l'homme-amibe, du Zelig multiforme modelé et façonné par la situation externe — nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à ce qu'écrivait Georges Henein en 1947 : « *L'homme est tout ce que l'on veut sauf quelconque. C'est une des tristes réussites de la société de l'avoir convaincu qu'il était quelconque, et, par là, entraîné à le devenir. L'Homme Quelconque (la nouveauté n'est que dans les majuscules) n'est pas un legs du fascisme — c'est une création de la Révolution française. Tout le monde étant citoyen, et tous les citoyens étant égaux, il va falloir une magnifique bureaucratie pour administrer cette égalité, mesurer les parts, freiner les empiétements. Or toute bureaucratie a besoin que les hommes se ressemblent. A force d'écrire : « Signes distinctifs : néant », le bureaucrate persuade sa victime non seulement qu'il n'est rien en elle qui la distingue, mais d'abord, qu'elle n'a pas à se distinguer* ». C'est la même persuasion que les bureaucrates de l'insurrection voudraient inculquer à leurs amis-clients.

S'il n'était pas perdu dans le labyrinthe de la double-pensée, le Comité Invisible se rendrait compte de la contradiction qui rend sa pensée réactionnaire. *Parce qu'on ne peut servir et subvenir en même temps*. On ne peut pas inciter à désertir ce monde, railler le « *refus infantile ou sénile d'admettre l'existence de l'altérité* » (p. 140) en rappelant la « *connexion souterraine entre la pure intensité politique du combat de rue et la présence à soi sans fard du solitaire* » (p. 15), pour ensuite, en proie à la panique de l'isolement qui en découle, se dresser contre cette désertion en la taxant d'« *apologie purement idéologique* » (p. 143) de celui qui « *s'absout de toute participation à "l'existant"* » (p. 143).

C'est soir l'un soit l'autre. Là où le Comité devrait faire un choix, il se limite au final à ne soutenir la désertion ou la sécession que dans les mots. Dans les faits, tout son discours n'est qu'un interminable appel à l'enrôlement et à la carrière militaire. Voilà pourquoi les anarchistes, du moins ceux qui ne regrettent pas de l'être, lui sont si insupportables. Car n'étant pas mus par l'ambition politique mais par une tension éthique, ils n'ont pas peur de la solitude, ni d'être mis au ban. Ils ne sont pas à la marge de la société pour se prévaloir d'une radicalité sur le marché de la politique, mais parce que c'est là que le conflit entre l'ordre de ce monde et le désordre de leurs passions les jettent. Quand ils expriment ce qu'ils pensent, ils ne le soupèsent pas avant sur la balance des opportunités en termes de consensus. Et n'étant nullement attirés par les ermitages solitaires, davantage contraints de les subir que de les choisir volontairement, ils ne se limitent pas à abandonner ce monde avec ses sirènes, mais invitent aussi les autres à aller *en-dehors* (au lieu de rester piégés à l'intérieur des institutions). Et de là, à partir de

cet en-dehors des institutions, ils cherchent à s'organiser pour partir à l'attaque. La désertion ne visant pas à devenir une commune alternative et bucolique, elle constitue alors un premier pas vers la révolte.

Comme nous l'avons déjà dit, la désertion est un abandon : plus d'uniformes, plus d'ordres, plus de défilés, plus d'entraînements, plus de saluts au drapeau. Plus de casernes, plus de garde-à-vous. Les rangs se rompent et ne se recomposent pas. Où vont les déserteurs ? Dans les bois, dans les espaces où l'ennemi ne met pas les pieds. Et avec eux ils n'emportent rien de leur vie précédente, rien sinon quelques instruments utiles à leur besoin. A la différence du passé, où existait encore la possibilité d'un espace physique inconnu où trouver refuge et organiser non seulement une manière de vivre différente, mais aussi une contre-attaque – de la forêt de Sherwood de la légende au quilombo brésilien de l'histoire – c'est la planète entière qui est de nos jours sous l'œil vigilant du pouvoir. Il n'existe quasiment plus de territoires impénétrables, de terres inconnues peuplées par de fiers sauvages, comme le sait bien Theodore Kaczynski. Même dans les métropoles, les quartiers où la police n'ose pas entrer sont de moins en moins nombreux. La forêt du déserteur n'est donc plus tant à portée de main, qu'à portée de l'esprit. C'est un imaginaire qui, face à une réalité totalement produite par l'économie et par la politique, ne peut que réagir avec une "indifférence créatrice". On ne demande rien de ce qui est, parce qu'on veut donner vie à ce qui n'a jamais été, et encore moins sous forme d'Etat. Cet imaginaire longtemps répandu, qui cultivait une haine viscérale contre tous les uniformes et percevait les valeurs dominantes comme étrangères, est très différent de celui d'aujourd'hui avec sa tolérance civique.

D'où est né ce que les idiots occidentaux appellent le *mal d'Afrique* ? Après avoir vécu un moment dans un endroit où ne règnent pas les lois, les us, les coutumes, les rythmes auxquels nous sommes habitués et par lesquels nous sommes domestiqués — et après avoir découvert que non seulement on y vit aussi, mais qu'on y vit largement mieux ! —, comment pourrait-on ne pas éprouver une profonde nostalgie ? Mieux vaut marcher sur un sentier ou faire la queue sur l'autoroute ? Mieux vaut jouer et rire avec les personnes que l'on connaît et que l'on aime ou passer ses journées devant un écran ?

Si le folklore exotique organisé par les agences de tourisme parvient déjà à perturber ceux qui ont un portefeuille à la place du cœur, alors imaginez les nomades ou les tribus sauvages. L'indépendance de ces « hommes rouges » des forêts d'Amazonie, de ces « hommes bleus » du Sahara, naît et grandit grâce à leur isolement de la civilisation des hommes gris de l'argent. Quand

les membres des tribus primitives d'Amazonie voient un journaliste, ils ne se font pas interviewer, ils lui tirent souvent dessus ou lui tournent le dos. Pour les Touaregs, la vie est une lutte contre le règne de la mort, et leur but n'est pas de renverser le roi (qui représente la mort) pour prendre sa place, mais de mettre la vie à la place du roi. Si un poète anarchiste individualiste du début du 20ème siècle, fier de vivre aux marges de la société, se dressait contre la médiocrité des revendications « *ventristes* », un poète touareg des années 2000 affirme que ses vers remplis de colère luttent « *contre l'impensable, contre le ventre, contre la logique de l'estomac* », puisque « *je me fous royalement de donner aux gens une dose d'esthétisme, ou que les autres pensent ou rêvent les mêmes pensées et rêves que moi. Je n'ai pas besoin de sujets ou d'esclaves. Dans l'Acte je fournis les instruments pour comprendre ma pensée, mais de manière à ce que chacun puisse le faire lui-même dans la construction de sa pensée.* » Non pas l'ambition politique de parvenir à une intelligence partagée à travers le consensus, mais plutôt la tension utopique d'ouvrir d'autres et d'infinis horizons à travers la révolte – tension qui, si elle apparaît dans des contextes si différents, ne peut être liquidée comme de la fidélité à une tradition idéologique.

En pensant l'éthique comme un instrument aux mains de la politique, le Comité Invisible considère que le tissu éthique du mouvement anarchiste espagnol du début du 20ème siècle (qu'il définit hypocritement comme « *ouvrier* » pour lui rendre hommage) avait pour origine le *lien*, la vie qui en se diffusant dans toutes ses activités unissait les participants. Mais qu'est-ce qui était à l'origine de ce lien, qu'est-ce qui poussait ces hommes et ces femmes à mener cette vie, si ce n'est une idée, une vision commune du monde ? Ils ne se battaient pas pour éprouver des sensations *intenses* ou *consistantes* ou *denses* ou *finies*, mais pour construire un monde qui refléterait ce qu'ils avaient dans la tête et dans le cœur. C'était le partage d'une idée, dans leur cas l'idée d'un monde sans rapports de pouvoir, une idée devenue chair et sang, c'était de l'*affinité*. Le Comité Invisible voudrait recréer ce lien, *mais en se débarrassant d'une idée si envahissante qu'elle finirait par le gêner dans ses affaires-en-devenir*. Il en a une telle horreur qu'il s'empresse dès le début de préciser que ce qui manque aujourd'hui ce n'est pas une conscience critique diffuse, mais une « *»perception partagée de la situation* » (p. 17). Comme si la perception n'avait rien à voir avec la conscience, mais seulement avec ce qui est établi par une intelligence partagée, comme si une situation pouvait être détachée d'une perspective.

On peut observer ici toute la différence entre une action qui naît d'en bas poussée par une éthique vitale, et celle qui trouve son origine en haut,

dans une politique stratégique. Dans le premier cas c'est à chaque individu unique, chaque être humain en chair et en os, d'affronter la vie sur la base de ses idées, de ses valeurs et de ses désirs. Et plus ceux-ci sont clairs et approfondis, plus son action peut être féconde. Dans le second cas à l'inverse, ce qui prévaut ce sont les manœuvres, les machinations, les intrigues de quelques illuminés pour qui tous les autres ne sont que de la main d'œuvre, des pions à pousser sur l'échiquier de leur stratégie. La réflexion et la critique sont à éviter, parce que l'objectif n'est pas de faire en sorte que chacun devienne responsable de soi-même. Au contraire, les pions se déplacent avec plus de facilité s'ils sont privés de conscience ; il suffit pour cela qu'ils se contentent d'avoir une « *perception* » commune, et qu'ils apprennent par cœur les refrains de l'« *intelligence partagée* ».

Naturellement, pour le Comité Invisible, toute cette critique n'est que de la « *cohérence idéologique* » (p. 197), une « *identité politique* » (p. 165) perdante qui ne mène qu'à l'isolement : « *Jeter une pierre n'est jamais simple-ment* » « *jeter une pierre* ». *Cela peut geler une situation, ou déclencher une intifada. L'idée que l'on pourrait « radicaliser » une lutte en y important tout le bataclan des pratiques et des discours réputés radicaux dessine une politique d'extraterrestre* » (p. 147). En bons habitants de cette planète organisée et administrée par le pouvoir, le Comité Invisible n'a que la Realpolitik en tête. Et persuadé de porter au poignet l'horloge de la révolution, il pense que la pierre doit être tirée au bon moment, au moment déclencheur. En somme, quand c'est lui qui le dira. Mais comme l'insurrection n'attend pas que les temps soient mûrs pour éclater, les pierres n'attendent pas non plus que de savants stratèges leur donnent le feu vert pour voler. L'histoire ne prend pas de rendez-vous, la révolution n'est pas un programme, tout est toujours possible. Qu'est-ce que les anarchistes qui interviennent dans une lutte devraient faire d'autre, si ce n'est tirer sur les horloges et jeter de l'huile sur le feu ? Ce n'est pas de la politique, ça ne l'a jamais été, et ça n'a jamais prétendu l'être : *c'est la vie, l'incarnation d'une pensée*.

« *Notre vie est une insulte pour les faibles et les menteurs qui se targuent d'une idée qu'ils ne mettent jamais en pratique* », disaient Albert Libertad et Anna Mahé pendant qu'ils s'aimaient dans la joie de vivre et se battaient dans le plaisir de la révolte.

Là aussi, il faut se décider. On ne peut pas d'un côté chanter la poésie du geste volontariste, et de l'autre prescrire la science du processus déterministe. Ce monde est construit, forgé, organisé *sur* et *par* l'autorité, il se reflète dans chacun de ses aspects. L'autorité est présente dans le réveil matinal, dans le feu de circulation qui nous fait faire la queue, dans l'argent

que nous portons sur le cœur ou sur le cul, dans toutes les permissions que nous devons demander et dans les obligations à remplir. L'autorité est dans la ville où nous vivons, dans la nourriture que nous mangeons, dans l'air que nous respirons. Elle coule dans nos veines, transmise par des siècles de servitude volontaire. Comme le disait Fredy Perlman, l'activité pratique quotidienne des membres d'une tribu reproduit et perpétue la tribu, celle des esclaves reproduit et perpétue l'esclavage, et celle des salariés reproduit et perpétue le capital. Qu'est-ce qui reproduit et perpétue cet enfer sur terre, si ce n'est l'activité quotidienne de ses condamnés ? Alors, à moins de considérer que le monde dans lequel nous vivons est le résultat naturel de l'existence humaine – ou bien de penser comme Marx que ce « *bateau rempli de fous abandonné au gré du vent* » ira « *cependant vers sa destinée* », puisque sa « *destinée, c'est la révolution qui nous attend* » – il faut se décider à affronter le fait que la condition de sa reproduction est la disponibilité des individus à continuer d'aliéner leur propre existence.







**A ceux pour qui la fin d'une civilisation est une affaire de librairie ou d'épicerie;**  
**A ceux qui considèrent l'insurrection comme une brèche dans le monopole du mensonge, de la représentation et du pouvoir;**  
**A ceux qui risquent de deviner que derrière l'épais brouillard de la «crise», il y a un théâtre d'opérations, de manœuvres, de stratégies - et donc la possibilité d'une autopromotion;**  
**A ceux qui portent des coups pour occuper des sièges dans les conseils municipaux;**  
**A ceux qui guettent le moment propice pour aller s'exhiber dans les mass-médias;**  
**A ceux qui ne cherchent pas des complices, mais des amis politiques;**  
**A ceux qui ne désertent pas, mais qui s'infiltrent;**  
**A ceux qui se moquent du refus de participer à ce monde;**  
**A ceux qui organisent les autres dans un parti, voire - pourquoi pas - dans un parti historique;**  
**A ceux qui veulent faire naître une force révolutionnaire, pourvu qu'elle soit institutionnelle;**

*Une contribution à un débat qui nécessite une pensée unique partagée par tous.*